

CRITIQUES D'ŒUVRES



Mort à Crédit de L.F. Céline



REFUSER DE MOURIR, C'EST APPRENDRE A VIVRE

La vie d'hier c'est un peu celle d'aujourd'hui

Paru en 1936, année de la victoire du Front Populaire aux élections législatives et de la création des congés payés, *Mort à Crédit* est le second roman de l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* qui a marqué la littérature par l'utilisation du langage parlé émotif, populaire, argotique et l'utilisation des points de suspension disposés à foison entre ses phrases. Et comme le *Voyage...*, *Mort à Crédit* demande un certain souffle à sa lecture, même une certaine condition physique. Mais une fois échauffé on s'habitue à ce que l'auteur appellera lui-même « sa petite musique », à ses descriptions incarnées d'un passé qu'aujourd'hui on édulcore à la télé, au cinéma, ou dans les propos de certaines personnes qui regrettent une époque qu'ils n'ont pas vécue sur un air de « C'était mieux avant ».

Ben pas vraiment !

Dès le début du roman, le médecin qu'est devenu Ferdinand nous en dresse un, de portrait de l'époque, qui donne pas vraiment envie d'y retourner. Rien ne se soigne vite. On traîne ses maux pendant des plombes... Et les logis exigus ou pas, comme les vêtements, n'avaient rien de confortables. Les cols amidonnés qui grattent, les chaussures qui vous mettent les pieds en bouilli, le récurage intempestif de tout ce qui gêne pour pas se faire bouffer par la crasse qui s'inscruste partout... bref du pas folichon au cas où on voudrait y revenir. Je dirais même qu'il semble nous parler d'aujourd'hui... Lisez : « *Ah ! s'amuser avec sa mort tout pendant qu'il la fabrique, ça c'est tout l'Homme...* ». Ça sonne comme une prophétie quand on lit les articles de journaux, aujourd'hui en 2015, où on accuse les labos pharmaceutiques de nous inventer des maladies pour mieux nous vendre des médicaments dont certains nous disent même qu'ils nous rendraient malades ! Et quand je dis prophétie, on comprend bien que ce sont les mêmes choses qui continuent... en moins pires, en plus abordables...

Se coltiner les autres... tous les autres

Né en 1894, Céline relate ses souvenirs d'enfance basés à Paris autour des années 1910, au Passage des Bérézinas où sa mère tient un commerce dans une galerie de magasins qui sent l'urine et les jalousies mesquines. Même si son père prend ses premières vacances « payées » après dix ans passés chez son employeur, la vie est résolument difficile et ses parents gagnent peu d'argent. Ils se désespèrent de l'attitude de leur fils rétif à tout, et se font un point d'honneur de l'élever à la dure car « *Pour bien apprendre, il faut que ça barde !* ».

Dans son apprentissage, le petit Ferdinand côtoie alors des personnages truculents, tout aussi intéressants que décevants si ce n'est sa grand-mère Caroline ou l'oncle Edouard, personnage angulaire du roman qui lui permettra d'échapper à l'étouffante vie de famille en l'expatriant en Angleterre, ou en lui trouvant une place d'assistant chez Courtial des Pereires, éditeur du « *Génitron* ».

Initiation à la vie d'une classe sociale de petits bourgeois qui doivent trimer pour survivre, *Mort à Crédit* est un roman où chaque effort s'avère vain, où les sentiments se payent tôt ou tard. Désabusé, écorché par les différentes rencontres qu'il fait en cherchant à s'installer dans la vie, Ferdinand en conclut qu'il faut résister à tout, même à l'amour qu'il porte à Nora.

Dans cette école anglaise, où il doit apprendre la langue pour espérer contrer le mauvais sort qui s'est abattu sur lui, et a définitivement entravé son espoir de percer dans le commerce, Ferdinand saisit l'occasion d'entrer dans une longue période de mutisme où il se sent devenir plus fort. Il préfère se tordre comme un sarment de vigne que de céder à la norme, et se dégoute de lui-même : « *En somme j'étais bien rebelle, bien ingrat, bien rebutant...* ». De retour à Paris, la vie de famille s'envenime encore et c'est l'oncle Edouard qui le sort de la panade en le présentant à Courtial. Et ses misères sont bien amusantes, il faut le dire. A chaque épisode ça tourne à l'embrouille, à l'absurde dans un style au pas de charge sonnante le tocsin de la fuite en avant.

Ce qui ne nous tue pas, nous rend plus fort

Même si on en perd son latin à lire des pages de verbes quelquefois incompréhensibles, de syntaxes tordues pour broser une vie malmenée, Céline a des choix très clairs pour jouer des symboles décrivant la condition humaine, comme les réparations régulières du « Zélé », ballon dirigeable en piteux état appartenant à l'illuminé Courtial, qui permet de prendre de la hauteur, d'échapper un moment à la vie terre à terre avant de retomber en embardée, en fracas. Ferdinand n'y monte même pas car sa place de grouillot est en bas. Il est celui qui répare, qui remet en état, et qui nous fait comprendre qu'il faut se dégager de tout pour y voir plus clair. Avant de replonger à nouveau.

Enfiévré dans sa forme, désabusé sur le fond, *Mort à Crédit* intrigue et désoriente. Il faut le lire au pas de course, ne pas avoir peur de flancher sur ses mots, ne pas s'inquiéter de ses paragraphes délirants. Si on se doute que les souvenirs de Ferdinand ne sont pas tout à fait justes, que la violence de la bagarre avec son père n'a pas été telle qu'il la raconte car il aurait été étonnant alors qu'il s'en remette aussi vite, ou que la mise à sac du journal « *Le Génitron* » ait pu laisser place à un cratère, on comprend l'essentiel comme le fait que vivant dans un Passage, Ferdinand ne pouvait être qu'appelé à fuir la peur, le manque : « *On n'avait qu'une chose de commun, dans la famille, au Passage, c'était l'angoisse de la croûte. On l'avait énormément. Depuis les premiers soupirs moi je l'ai sentie... Ils me l'avaient refilée tout de suite... On en était tous possédés, tous, à la maison.*

Pour nous l'âme c'était la frousse. Dans chaque piaule, la peur de manquer elle suintait des murs... Pour elle on avalait de travers, on escamotait tous les repas, on faisait « vinaigre » dans nos courses, on zigzagait comme des puces à travers les quartiers de Paris, de la Place Maubert à l'Étoile.

Dans la panique d'être vendus, dans la peur du terme, de l'homme du gaz, la hantise des contributions... J'ai jamais eu le temps de me torcher tellement qu'il a fallu faire vite. »

En dézinguant ses espoirs, et nos illusions, l'auteur qui dira dans un autre de ses romans « *On part dans la vie avec les conseils des parents mais ils tiennent pas devant l'existence* », nous livre, avec la verve de *Mort à Crédit* un roman qui suinte l'esprit d'une époque peut être pas tout à fait révolue, et l'idée phare que refuser de mourir c'est apprendre à vivre.